

## Recherches sociographiques



### Pierre MEUNIER, *L'insurrection à Saint-Charles et le seigneur Debartzch*

Elinor Kyte Senior

Volume 27, numéro 2, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056217ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056217ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

#### ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer ce compte rendu

Senior, E. K. (1986). Compte rendu de [Pierre MEUNIER, *L'insurrection à Saint-Charles et le seigneur Debartzch*]. *Recherches sociographiques*, 27(2), 318–320. <https://doi.org/10.7202/056217ar>

anonymes qui l'ont servi dans des comptoirs isolés, et dans des conditions extrêmement difficiles. Côté indien, on ne trouve pas grand'chose. Newman justifie cette omission flagrante en faisant des Indiens les « fantômes de l'histoire du Canada », prétendant qu'ils « ne trouvaient pas de place dans les journaux » de la H.B.C. Ce n'est pas vrai. Si l'on se donne la peine de lire les entrées quotidiennes des journaux de comptoir, on découvre que les Indiens y étaient très présents — à titre de fournisseurs en vivres et en bois, de courriers, explorateurs, guides, voyageurs, navigateurs, hommes de métier et, bien sûr, producteurs de fourrures et d'autres articles négociables.

Il y a plein d'inexactitudes dans le livre mais la plus sérieuse est la représentation que se fait Newman des femmes autochtones. Tout en se référant à l'ouvrage de Sylvia Van Kirk, dont il ressort que les liaisons entre Indiennes et Européens aboutissaient généralement à des liens familiaux fidèles, il préfère s'étendre sur les « maîtresses », les « harems » et la « vie sexuelle » de certaines tribus. Avec sa référence, à la toute première page du premier chapitre, aux hommes de la compagnie qui « surnommaient plaisamment » les jeunes Indiennes leurs « *bits of brown* », Newman crée dans l'esprit du lecteur, dès l'abord de son récit, une impression pour le moins douteuse. Il a bien trouvé cette expression chez Van Kirk, mais celle-ci a pris soin de noter que le trait n'a été lancé qu'une fois par un seul marchand. D'ailleurs, le principal argument dans l'ouvrage de l'historienne est à l'effet que les préjugés raciaux n'ont pas montré leur vilaine face avant le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

L'utilisation irresponsable d'image et d'expressions (les hommes du comptoir *prenaient* des oies mais les Indiens *massacraient* le caribou) soulève le sérieux problème des histoires populaires écrites par les vedettes des médias, qui réussissent à atteindre leur public sans passer, préalablement à la publication, par les circuits critiques usuels et qui, de surcroît, font l'objet de vastes campagnes publicitaires. Les histoires populaires plus responsables — et il y en a bien des exemples — ne bénéficient jamais de ce genre de promotion et leur message atteint moins de personnes.

Il est clair que Newman a voulu écrire une histoire passionnante qui attirerait de larges couches du public, mais il est tout aussi clair que les événements entourant la Hudson's Bay lui ont paru manquer de piquant. Par conséquent, il a eu recours au récit anecdotique, mettant à profit les quelques individus hauts en verve et en couleur trouvés dans les archives. Il a tenté de rendre son récit plus saisissant en l'affublant d'un style fleuri (qui semble assez bien rendu dans la traduction française), mais, somme toute, il ne nous a pas livré un ouvrage intéressant. Son public habituel est composé en grande partie d'hommes d'affaires et on peut douter qu'ils trouveront ici de quoi maintenir leur intérêt tout au long des quatre cent trente et une pages. Le livre est bien illustré, avec cartes, tableaux et gravures du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècles (les reproductions laissant toutefois quelque peu à désirer) et est accompagné de renseignements utiles en dix appendices, y compris une chronologie de l'exploration et des personnages majeurs, qui s'achève bizarrement en 1799, encore que le livre lui-même s'arrête abruptement dans les années 1850, avec la retraite, prématurée aussi, du héros (John Rae) d'une de ses anecdotes.

Toby MORANTZ

*Département d'anthropologie,  
Université McGill.*

Pierre MEUNIER, *L'insurrection à Saint-Charles et le seigneur Debartzch*, Montréal, Fides, 1986.

Comme l'abbé Émile Dubois l'avait fait pour le Lac-des-Deux-Montagnes, le docteur Pierre Meunier a scruté avec soin le village de Saint-Charles et la biographie de son seigneur pendant les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle, en quête des causes de la rébellion qui transforma en paroisse stagnante ce village commercial jadis très prospère. Récusant toute prétention à faire œuvre

d'historien — en fait, Meunier est un médecin à la retraite, auteur distingué de deux ouvrages dans sa spécialité — il nous offre un récit historique fort recevable de Saint-Charles et des événements qui amenèrent à choisir cette localité comme quartier général des insurgés au sud du Saint-Laurent et en firent le lieu de la bataille la plus dure dans cette région.

Le docteur Meunier a divisé son récit en quatre parties : Saint-Charles avant l'insurrection de 1837, le prélude à la bataille, l'insurrection, et un dernier chapitre traitant de la paroisse après l'insurrection. Les deux premières parties sont incontestablement les plus originales. L'auteur y décrit Saint-Charles à ses origines, avec ses quatre pauvres fermes au début du siècle. Puis il montre une localité dynamique et en expansion à partir de 1812, avec son seigneur en son centre vital, le très calomnié Pierre-Dominique Debartzch, tête dirigeante de la vie économique, politique et sociale.

En se basant sur les pages de *L'Écho du pays*, le journal réformiste financé par Debartzch, et en faisant un usage intelligent des sources publiées (fortement biaisées en faveur des Patriotes et des insurgés), Meunier nous offre néanmoins un récit équilibré. Il présente aux pages 52-53 un résumé des diverses théories qui ont présentement cours sur les causes des insurrections et, dans la mesure où Saint-Charles est concerné, il les rejette. Le mythe tenace, adopté par Papineau puis par Filteau, à l'effet que le gouvernement ait provoqué l'insurrection, est écarté. Selon Meunier, ce sont les discours enflammés de Debartzch, ses assemblées politiques à Saint-Charles et ses écrits dans *L'Écho du pays* qui excitèrent les habitants contre le gouvernement établi.

L'idée de lutte des classes s'attire quelque raillerie. Debartzch et Papineau étaient seigneurs et chefs de l'agitation. De plus, Meunier n'a pas trouvé que les habitants aient été hostiles à la classe des seigneurs ou à la petite-bourgeoisie ; s'ils l'avaient été, soutient-il, c'est dans leurs rangs qu'ils auraient choisi leurs chefs. Quant à la rébellion comme résultat de la crise économique des années 1830, il conteste aussi cette idée reçue. Saint-Charles, écrit-il, eut à souffrir une seule très mauvaise récolte et ce fut en 1837. Une telle récession isolée n'aurait pu changer cette paroisse prospère en zone déprimée. L'auteur ne trouve pas la théorie du conflit racial davantage plausible, vu que les anglophones, tels Thomas Storrow Brown et Wolfred Nelson, étaient acceptés comme chefs militaires. Mais, selon l'estimation de Meunier, seulement seize anglophones se sont joints aux insurgés, pour la plupart comme chefs. Parmi eux, quelques-uns étaient liés aux familles canadiennes-françaises par mariage ou par naissance. Ainsi, le conflit racial — ou, comme Meunier préfère le nommer, le nationalisme — était surtout évident dans les rangs inférieurs des insurgés, qui appartenaient à la race prédominante du Bas-Canada. Peut-être pourrait-on dire que ce nationalisme était une sorte de « nativisme » comme celui des réformistes du Haut-Canada, qui protestèrent contre les *pauper immigrants*, et celui des *nativists* de Boston, qui brûlèrent le couvent des Ursulines, bien tenu par des religieuses canadiennes-françaises. En tout cas, quand des hommes armés firent des visites nocturnes chez les Anglais, ils les invitèrent souvent à « joindre notre parti » sous peine de s'exposer à l'expulsion. Ceci suggère que le ressentiment contre les nouveaux venus était tempéré par un véritable désir de les faire entrer au bercail politique orthodoxe de la province.

S'appuyant fortement sur la recherche de Jean-Jacques Lefebvre, Meunier démontre que le jeune Debartzch transforma en empire prospère son substantiel patrimoine sur le Richelieu, plutôt que de le laisser en boisé sauvage. La guerre européenne l'y aida. Étouffée par le blocus continental de Napoléon, l'Angleterre doit s'approvisionner en bois au Canada. Ce qui procure à Debartzch un marché et un début d'argent comptant, avec lequel il bâtit une scierie hydraulique, une des premières du pays.

En 1828, le petit village, maintenant appelé le « village Debartzch », faisait état d'une population de 1 521 habitants, y compris des artisans, commerçants, marchands et une petite classe professionnelle, et sans oublier les petites industries, une école, un quai très achalandé, où les premiers bateaux à vapeur se chargeaient des produits de la ferme destinés à Montréal et déchargeaient les marchandises. Selon Meunier, Saint-Charles était le plus important centre commercial du Bas-Richelieu.

En retraçant soigneusement la croissance de cette localité avant l'insurrection de 1837 et le rôle qu'y a tenu Debartzch, l'auteur a fait plus que servir l'histoire locale. Son portrait de Saint-Charles nous montre un village rempli d'optimisme, de vitalité commerciale et d'aspirations, notamment, qu'un pont sur le Richelieu en ferait un centre de chemin de fer, reliant son arrière-pays avec Montréal et même avec les États-Unis. Meunier insiste en outre sur l'idée que Debartzch a semé les germes de sa propre destruction et de celle de son village, qui ne s'est jamais remis des effets de la bataille. Le pont de chemin de fer est allé ailleurs. Au lieu de revenir à son manoir endommagé, Debartzch s'est installé à Saint-Marc, où il rêvait encore de projets grandioses, tel l'établissement d'une banque locale, pour laquelle il ne trouva pas le crédit suffisant.

La description de la bataille de Saint-Charles suit les sources conventionnelles. La seule surprise qui nous attende est la conjecture que Thomas Storrow Brown ait été un agent du gouvernement, envoyé pour infiltrer les insurgés. Si tel fut le cas, Brown eut à cœur de bien cacher son rôle. Les blessures qu'il reçut des partisans du gouvernement le laissèrent borgne, ce qui n'est pas exactement un traitement d'amis !

Le docteur Meunier a réussi à faire ce qu'il avait entrepris : décrire le milieu social, politique et économique de son village natal. Il le fait sans s'encombrer des méthodologies habituelles. On ne trouvera pas ici de ces analyses quantitatives, graphiques, tableaux statistiques, qui trop souvent font impression sans éclairer quiconque sur le sujet. On trouvera plutôt un observateur à l'œil aiguisé et un chercheur attentif qui offre au simple lecteur comme au spécialiste un portrait valable d'un village prospère sur le Richelieu, rabougri par la rébellion. De pareilles études de centres ruraux d'hostilité amélioreraient notre compréhension de cette époque tragique. Les illustrations et cartes sont bien choisies, mais les légendes sont gâchées çà et là par une mauvaise orthographe (voir les pages 111, 117, 119 et 121).

Elinor KYTE SENIOR

*Département d'histoire,  
Université Acadia.*

Rudy WIEBE, *Louis Riel : la fin d'un rêve*, (traduit de l'anglais par Michelle Robinson), Montréal, Pierre Tisseyre/Cercle du livre de France, 1985, 399p. (Traduction de: *The Scorched-Wood People*, Toronto, McClelland and Stewart, 1977.)

Le genre littéraire du roman historique s'est conquis une très large audience ces dernières années. Certains n'ont d'historique que la toile de fond devant laquelle l'auteur déroule un récit complètement imaginaire. D'autres, et c'est le cas du présent roman, s'efforcent de reconstituer non seulement un contexte historique mais encore des personnages et des événements bien réels, se contentant de prendre quelques libertés mineures avec la matière historique. Mais alors, dira-t-on peut-être, pourquoi écrire un roman historique plutôt qu'une histoire ? Rudy Wiebe s'est déjà exprimé sur le sujet dans une interview qu'il accordait en 1981 à Claude Rocan : « *[The historians] pride themselves on including only facts. Historical fiction, as I perceive it, has the ability to go beyond this. Without changing history, it can come to grips with the character of historical figures and make them say and do things which will bring out this character as it is understood by the author.* » (*Bulletin du Projet Riel*, 6, octobre 1981, pp. 4-5.) Or le trait dominant de la personnalité de Riel que l'auteur met en évidence est celui d'un utopiste pacifiste. À Gabriel Dumont qui lui lance : « On est pas encore au paradis », Riel réplique, « le visage crispé d'intensité » : « Pourquoi pas ? [...] Pourquoi n'y sommes-nous pas ? Pourquoi ne pas en faire un ici-même, dans le nord-ouest, un paradis où nous aurons la paix entre les peuples, où personne ne tuera [...] » (P. 55.) Une telle vision pacifiste n'est pas sans nous rappeler la théologie de ces irréductibles objecteurs de conscience que sont les